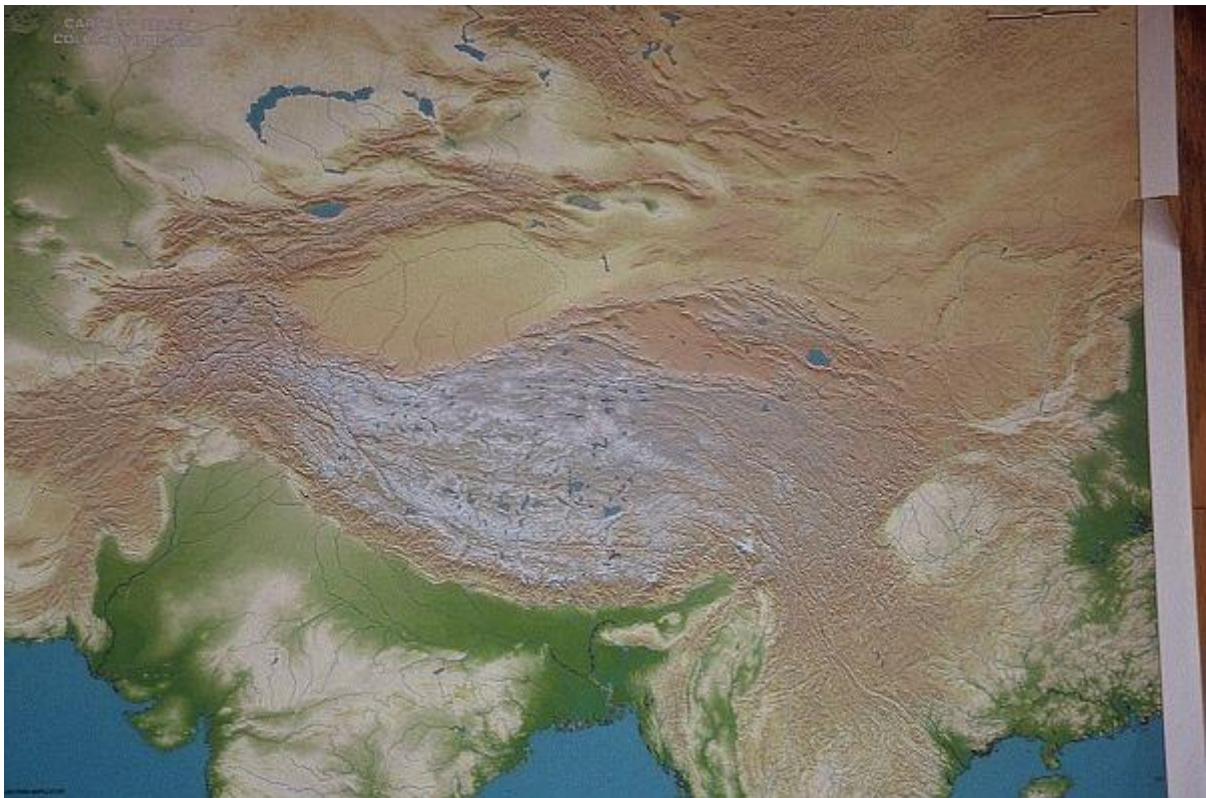


## 119 : La traversée du Taklamakan en 1993 (2e épisode)

16 mai 2010

... « Il fallait se douter que la tempête n'était que différée. Par chance, elle nous atteint une fois le pont de bateaux franchi, qui s'est trouvé partiellement disloqué. Qu'il est bon d'être à l'abri, de l'autre côté ! Ça claque, ça gifle, ça tourbillonne, ç'en est même impressionnant. La cabine plie mais le camion ne rompt pas. Le ciel est noir de pluie et de sable et de fétus arrachés aux peupliers. Mais le problème ne vient pas de là. Il vient de l'ail. Notre conducteur, un costaud qui en a vu d'autres, est un fêru de la gousse, des gousses, du caïeu ! Que dis-je ? De la tête et du bulbe ! Nous voici quatre dans le cockpit, encaqués dans deux mètres cubes, trois sur les sièges avant dont un sur le moteur et une sur les couvertures derrière le siège du conducteur, avec nos sacs. Ce n'est pas le meilleur poste. Elle est en hauteur, voit peu le chemin et respire dans la strate supérieure de l'atmosphère. C'est néanmoins la seule qui peut s'allonger pendant la journée. De jour en jour, Elisabeth réprimera plus efficacement ses haut-le-cœur à chaque rot de l'amateur d'aulx sauvages, ce qui prouve une fois de plus que, dans des circonstances adverses, l'humanité progresse par adaptation. Nous avons vite supprimé l'ouverture temporaire d'une vitre. Non pas à cause du froid, mais l'odeur est pire après ; mieux vaut se résigner à subsister dans l'ailloli ».



### La carte de l'Asie débarrassée des humains

La surface de l'Asie centrale débarrassée des humains. Juste au nord des neiges du Tibet, au sud des lacs Issyk Kul et Balkhash, la grande olive fauve du Taklamakan, fermée à l'ouest par le Pamir, ouverte à l'est vers le Lob Nor asséché et les oasis bouddhiques menant en Chine orientale. Les terres de basse altitude sont en vert, puis en jaune clair, puis en beige .Droits réservés (courtoisie CEA).

Mais, commence à se dire le lecteur, qu'allaient donc ces gens-là faire dans cette galère ? Quelques universitaires français ont souvent répété, parfois *urbi et orbi* sans courtoisie excessive, que ces gens du CNRS qui n'avaient rien d'autre à faire qu'à se promener auraient mieux fait de corriger quelques copies, à condition d'en être capables, plutôt que de recevoir

des gages pour arpenter l'inutile. Il faut leur accorder, à ceux-là, la satisfaction subalterne d'une explication des raisons de l'aventure. Sans remonter aux origines de la curiosité qui a conduit depuis plusieurs siècles des équipes entières d'archéologues, de philologues et de presque toutes les sciences de la terre, de la vie et de l'humanité à s'intéresser à l'histoire de l'Asie centrale, je m'en tiendrai à mes raisons propres. Elles baignent néanmoins dans le corpus immense des travaux des équipes internationales qui ont fréquenté ce petit tronçon de mille km de long des routes de la soie, entre le Lob Nor et Kachgar.

Les recherches de notre équipe d'archéologie, unité propre du CNRS (UPR 315) intitulée : *Archéologie en Asie centrale : milieux, peuplement, techniques*, avaient commencé en 1974 en Afghanistan autour d'Ai Khanoum (9 660 occurrences sur Google) dans la continuation des fouilles entreprises par la DAFA (Délégation archéologique française en Afghanistan, 12 300 occurrences dans Google) sur le site depuis 1965 (voir [www.aibl.fr/fr/seance/discours/disc\\_bernard.html](http://www.aibl.fr/fr/seance/discours/disc_bernard.html)). La mise en évidence d'une liaison étroite entre le développement de la région et l'irrigation nous avait conduits à exploiter les résultats obtenus dans différentes directions et à tenter de faire de nouvelles découvertes : en Inde à partir de 1982 (voir [www.wapedia.mobi/en/Ghaggar-Hakra\\_river](http://www.wapedia.mobi/en/Ghaggar-Hakra_river)), dans le Xinjiang en Chine à partir de 1987, ensuite, dans un cadre nouveau mais une bonne partie des mêmes personnes à Samarcande en Ouzbékistan à partir de 1993.

Pour ce qui concerne le Taklamakan, l'UPR 315 avait séparé dès 1984 les recherches entre l'archéologie et les géosciences, les deux disciplines n'allant pas au même rythme et, une fois acquise la présence généralisée d'une irrigation dès les temps antiques dans toute l'Asie centrale, ne poursuivant pas les mêmes objectifs. ([www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai\\_0065-0536\\_1993\\_num\\_137\\_4\\_15280](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai_0065-0536_1993_num_137_4_15280)) Il y a plus d'un siècle, les explorations géographiques n'avaient cessé de se succéder : Nikolaï Mikhaïlovitch Prjevalski atteint le Lob Nor en janvier 1885, y passe l'hiver, survit à des températures de - 39°, repart fin mars, atteint l'oasis de Keriya mais décide d'aller jusqu'à Khotan pour traverser le désert du sud au nord en suivant la seule rivière qui parvienne aujourd'hui encore à atteindre le fleuve Tarim. En 1895, Sven Hedin, sur la foi de conteurs à Maralbashi, à l'est de Kachgar, apprend que s'il suit vers l'est la ride du Mazar Tagh, alignement rocheux ouest-est sur une faille qui va de là à la rivière Yarkand qu'avait suivie Prjevalski, il trouvera d'anciennes villes enfouies dans les sables et traversera le désert : il manque mourir de soif - superbe, l'histoire de ses bottes qu'il remplit d'eau dans une flaque et repart porter à ses compagnons ouïgours mourant de soif ; les bottiers de l'époque étaient de qualité ! -, puis il découvrira en 1896 le delta de la Keriya depuis le sud, les ruines de Karadong et, lors de l'expédition suivante, devra se rabattre sur le cours du Tarim sans faire la traversée ; mais il découvre les ruines de Loulan, garnison chinoise du 4e siècle, près du Lob Nor. C'est Aurel Stein, savant éminent et découvreur énergique d'une époque qui en comptait de nombreux, qui fait la plus belle moisson à tous égards, déjà en 1900 en documentant la trouvaille de Hedin à Dandan Oilik, puis en traversant le Taklamakan du sud au nord en suivant des dépressions anciennes entre les dunes.



### Carte selon Aurel Stein

La carte publiée par le Survey of India à la suite des voyages et explorations de Sir Aurel Stein (1900-01, 1906-08, 1913-15). Le Taklamakan est rempli sur plus de 11 000 m d'épaisseur de sédiments descendus du Tibet, du Pamir, des Kouen Lun et du Karakoram au droit de l'oasis de Khotan. Les itinéraires d'Aurel Stein sont indiqués, les principales oasis aussi. Le bassin du Taklamakan est basculé vers l'est (de 1300 m environ à Kachgar à 700 m dans le Lob Nor). Le fleuve Tarim, en marron, parcourt toute la carte. Ses anciens chenaux s'étalent parfois sur 100 km de largeur

Depuis cette époque glorieuse liée aux mouvements de la science occidentale en relation avec l'aventure coloniale, la documentation ne s'était guère accrue en raison des troubles, guerres et conflits divers. La découverte de momies en bel état de conservation par les archéologues chinois à partir de 1980, qui furent attribuées à des populations « caucasoides », donc « européennes », posait évidemment un problème géographique important sur la distribution des populations de l'Antiquité dans la région. Pour nous, ayant travaillé en Asie centrale, cela pouvait valider la pose de l'hypothèse de rapports éventuels entre les deux parties de l'Asie que l'on déclare souvent séparées par une « frontière », l'axe montagneux qui va du Pamir aux monts Altaï par les chaînes des monts Célestes (Tianshan). De même que nous étions allés voir en Inde ce qu'il en était des transferts possibles de l'irrigation avec l'Asie centrale, en particulier en raison des fameuses « invasions aryennes », il devenait nécessaire de jeter un coup d'œil vers l'est.



#### La chaîne des Tianshan

La chaîne des Tianshan (monts du Ciel) , culminant à 5445 m, sépare les piedmonts du bassin du Taklamakan au premier plan et la fosse de Tourfan, à l'est de la photo (- 154 m), de la cuvette steppique et désertique de Dzoungarie au nord, à l'arrière plan. Cliché P.G.

... « **Le 15 mars 1993**. En route à 5 h 15. À 10 h 15, le vent souffle toujours fort, paysage fantomatique. Nous roulons trop vers l'est. Discussion. Les deux conducteurs acceptent d'aller à l'ouest. Nous sommes toujours sur la terrasse du Tarim, qui semble infiniment large, infiniment plate, peuplée de cônes à tamaris et de rejetons de *toghrak* (peupliers, *populus diversifolia*) dangereux pour les pneus. La température baisse, l'horizon se rapproche. Photo 35. Je l'appellerais bien : *toghrak et portes de l'enfer*. Il est 15 h. Nous sommes à 40°41'58" et 82°58'24". Nous devons viser 40°25' et 82°45'. Baromètre à 900 mb. On casse la croûte dans le camion. À 19 h 30, arrêt pour ce soir à 40°39'43" et 82°45'23". Il y a du vent, il fait froid. Et le sable partout, mais partout. Un peu pire qu'à la plage quand, sur le friselis des *ripple marks*, la banane devient crissante et un corps allongé l'amorce d'une barkhane. Ciel lugubre. Petites gouttes de pluie, donc temps meilleur demain ? Elisabeth est saisie par une crise de larmes, se demande ce qu'elle est venue faire, refuse de dîner avec nous. Grand feu dans les dunes, on fait des torches avec peupliers et tamaris morts entiers. Peu de paroles, les conducteurs rient. Je leur donne la moitié de leur prime, le reste à l'arrivée. Une bouteille de tord-boyaux y passe en entier et réchauffe tout le monde sauf Elisabeth, sauf Kuangyi aussi, crise d'intestin. La tente tunnel dans laquelle j'écris à plat ventre est faite tout d'une pièce, sans coutures, bien isolante. La peau de chèvre à poil long recouverte de dix centimètre de poil de chameau bloque le froid du sol. Les conducteurs écoutent radio-Moscou et s'esclaffent. Ils parlent tous le russe. Le vent souffle, la tente bouge, une face hilare et turque me tend une autre bouteille de schnaps, chacun boit dans sa tente mais on trinque à la voix. Une petite lampe chinoise en toc, qui fait néon d'un côté et de l'autre clignotant orange, m'éclaire un peu. Il fait - 1° et le vent hurle. Miracle : je me sens profondément bien !



### Taklamakan

Image d'écran. Image 211x268 du satellite SPOT. Les alignements dunaires à travers le désert du Taklamakan. Les zones blanches correspondent à d'anciennes traces d'écoulements venus du sud (bas de l'image). En haut de l'image, les alignements orientés nord-nord-est/sud-sud-ouest dus au vent rencontrent une zone turbulente horizontale dans laquelle on peut repérer le tracé d'un des anciens cours du fleuve Tarim allant de gauche à droite (d'ouest en est). La zone de gauche est presque privée de cordons dunaires de haute taille : cela est dû à la présence, hors image au sud, de la rivière venue de Khotan qui va rejoindre, hors image toujours mais au nord, le fleuve Tarim. Capture d'écran par P.G., 1996.

... **Le 16 mars.** Nuit excellente, rien entendu. Comme hier midi, comme hier soir, petit déjeuner de thé et de nouilles lyophilisées aromatisées à tout, sauf à l'ail. Nous allons partir plein sud. D'après l'image de satellite, il n'y a rien sur 20 km, en deux dimensions. Les tamaris disparaissent bientôt. Mais le sol argileux que nous comptons trouver n'est pas nettoyé par le vent et lissé au point d'en devenir une autoroute. Des mini-dunes de trois mètres de haut se multiplient. Progrès ralentis. Ah ! si on avait eu une image en 3D ! À 10 h 30, le camion citerne s'ensable dans de petites dunes de huit mètres de commandement au maximum. Le vent dominant du nord-est les rend toutes mobiles. Nous sommes à 40°38'21"/82°44'38". Pas fameux comme progression. Midi : nous sommes plantés en haut d'une dune à 300 m au sud du plantage précédent. Les conducteurs sont perplexes. Il leur est déjà arrivé de forcer de tels passages, puis de se retrouver incapables de remonter et de devoir appeler les secours par radio. Il est exclu que je prenne ce risque, nous ne sommes pas au Paris-Dakar. Je n'en ai pas les moyens et si l'armée devait avoir à me sortir de là, je n'y rentrerais plus. Je dois donc me fier aux autres. J'enrage. En regardant ce qui nous attend au sud, j'aperçois dans les jumelles à graduation une barre plus haute d'une trentaine de mètres, à une quinzaine de

km. Si elle s'abaissait un peu, on pourrait tenter le coup. Discussion. Nous décidons de contourner le massif en partant plein ouest.



#### En plein désert

Désert du Taklamakan. Traversée de mars 1993. Les camions au cours d'une halte. Cliché P.G. Mars 1993

À 15 h, la situation paraît meilleure, on regarde ensemble les cartes et l'image de satellite. Si nous trouvions à nous insinuer sur l'espace qui joint au vent le dos des dunes en évitant leur face raide sous le vent, et si nous parvenions jusqu'aux grands cordons dunaires visibles à 20 km de là - le vent est tombé d'un coup dans la matinée et il fait soudain « chaud » - on devrait trouver un sol dégagé dans les couloirs interdunaires [idée fautive, je l'apprendrai dans quelques jours]. 16 h 30 : plantés en haut d'une dune. Mes lunettes de soleil donnent aux reliefs des couleurs agréables, saturées, psychédéliques, tant la réflexion est intense. Mais ces couleurs paysagères existent-elles ? Depuis l'enfance, je me demande si les verres fumés ne créeraient pas une réalité enjolivée ou si, au contraire, ils ne voileraient pas une réalité insupportable à l'œil humain, fabriquant pour nous de l'art à partir d'« impressions ». À 17 h 40, les conducteurs sont fatigués. Arrêt. Nous sommes à  $40^{\circ}33'24''$  /  $82^{\circ}42'32''$ . Nous avons fait 6 km vers le sud depuis 13 h. À cette vitesse, nous n'arriverons jamais. À 18 h 30, nous sommes plantés misérablement à  $40^{\circ}33'00''$  /  $82^{\circ}42'14''$ . Il va falloir penser à un campement. Les dunes grandissent, elles font maintenant quinze bons mètres de haut. Ce qui nous sauve, c'est que le sable reste humide très près de la surface. C'est l'avantage des déserts froids, de la présence proche du sol d'une nappe phréatique et du fait que les grains de silice sont ici enrobés de particules d'argile alluviale qui accroissent la capillarité. Les camions sont des bêtes de 3 m de haut, 360 chevaux, pneus sable dégonflables à volonté. Ils montent bien la pente douce au vent mais sont vulnérables à l'inclinaison latérale quand ils passent d'une dune à l'autre. À 19 h 50, toujours à la recherche d'un passage, halte pour la nuit. Dîner - on avait oublié de déjeuner dans la bagarre avec le sable. Menu sobre : nouilles lyophilisées et gingembre. Mais grand feu de *hongliu* (tamarix ramosissima), une bouteille d'alcool de Yining qui titre aisément ses  $50^{\circ}$ . Elisabeth va bien et explique son coup de cafard d'hier. Elle

a toujours son baladeur dans les oreilles et là, en écoutant un enregistrement de FIP, quand elle a entendu la voix suave distiller : « Embouteillage porte Maillot, c'est partout bloqué, faut pas vous en faire... », elle n'a pas pu résister. Cela dit, il faudra décider demain si on continue ou non. Il nous reste peu de jours et nous ne sommes pas là pour lutter contre le sable. Les conducteurs sont inquiets eux aussi, au point qu'apparaît une deuxième bouteille. Ça réchauffe si ça ne fait pas avancer. Les conducteurs et le responsable des camions, qui ne quitte pas le camion-citerne, avec son radio-téléphone et ne dit jamais rien lors des soirées, sont en discussion animée un peu à l'écart. On finit la deuxième bouteille. J'annonce que l'on va se laisser la nuit pour réfléchir et que demain matin décision sera prise : soit on continuera à s'ensabler vers le sud en espérant passer, soit on rentrera à la base et on annulera la traversée. Tout le monde s'endort vite.



#### **LES CHAMPS D'AK SIPIT**

Désert du Taklamakan. Bord sud, dans les environs de l'oasis de Khotan. Les anciens champs d'une oasis disparue, à Ak Sipit, progressivement recouverts par les sables puis découverts lors de leurs migrations vers le sud-est. Cliché P.G. 1987.

**Le 17 mars.** Ce matin, au réveil, conciliabule collectif. Je déclare mon intention d'abandonner en raison des trop nombreuses chances d'échec. Je remercie chacun de ses efforts. Les conducteurs disent qu'ils sont de mon avis, que nous ne passerons pas par ce chemin. Je les remercie. Ils disent qu'il faudra revenir et essayer ailleurs. Je réponds alors que jamais plus je n'aurai des crédits pour cela, qu'il s'agit d'argent public et que, bref... chacun sa conception de la dépense. Donc ce seront mes adieux définitifs. À ce moment-là, le responsable muet prend la parole pour dire combien il a apprécié nos efforts et combien est sage la décision de ne pas forcer le passage. Mais si nous acceptons de faire une nouvelle tentative un peu plus à l'est, il suggère qu'il y aurait peut-être la possibilité d'emprunter quelques-uns des chemins temporaires qu'utilisent les prospecteurs de la compagnie nationale des pétroles et, ce faisant, d'atteindre notre objectif commun. Il en connaît quelques-uns, dit-

il, qui pourraient ne pas avoir été effacés par la tempête. Il use d'une formule merveilleuse pour laisser entendre qu'il a eu le feu vert de la part des responsables de la prospection pétrolière : « l'échec des uns serait l'échec des autres », ajoute-t-il, se déclarant assuré que, « avec de nouveaux efforts, nous pourrions certainement parvenir à la victoire ». Tout un pan de ma crédulité naturelle s'effondrerait si je n'étais pas arrivé au cours de la nuit à la même conclusion. Ces chemins existent, plus ou moins fréquentables, mais ils ne sont évidemment cartographiés que sur les ébauches dont disposent les pétroliers. Il a bien fallu qu'ils sillonnent le désert, ne serait-ce que pour placer les chaînes d'explosifs de la sismique. Voilà que la « perte de face » collective devient un sésame, nous ouvre la barrière et que la réussite va guider nos pas. Nous poussons des hourras pour saluer la parfaite expression de cette langue de bois. Et voilà que, avec un enthousiasme sans limite et une célérité non feinte, les deux camions font demi-tour et que nous battons glorieusement en retraite.

Cassandre